Les monstres marins. Reflets d'un imaginaire au fil des nouvelles perceptions des espaces maritimes

Delphine Tempère

Acte colloque publié dans ouvrage Colloque à Pau le 13-15 2008

Delphine Tempère
Université Jean-Moulin Lyon-III
CLEA – Université Paris-IV Sorbonne

Du Léviathan de l'Ancien Testament au Kraken du XIXe siècle, les monstres marins marquent de leur présence terrifiante les espaces océaniques. Ils revêtent très souvent un caractère dangereux, voire maléfique ; ils se présentent d'autre part sous des aspects multiformes inspirant la crainte et annonçant un malheur. Il s'agit dans cette étude de comprendre sous quelles formes ces monstres apparaissent, mais surtout d'analyser leur rôle au fil des nouvelles perceptions des espaces maritimes. En effet dans ce travail, la mer et plus particulièrement les océans Atlantique et Pacifique délimitent le cadre géographique. En ce qui concerne la période envisagée, c'est la Modernité qui retient notre attention, de la fin du XVe siècle au début du XVIIIe : une période de l'histoire charnière marquée par les grandes découvertes puis par l'expansion ibéro-américaine. Cette enquête ne repose pas sur une recherche exhaustive de toutes les représentations ou mentions des monstres marins à cette époque, elle ne prétend pas non plus remonter aux origines les plus anciennes de la tératologie biblique ou antique. Il s'agit davantage de poser les bases d'un premier questionnement : quels rôles jouent les monstres marins au début des grandes découvertes ? Comment sont-ils représentés ou décrits ? Pourquoi ces derniers apparaissent-ils ? Enfin, comment expliquer leur disparition progressive ? Il faudra donc, dans un premier temps, replacer dans son contexte la perception de l'espace maritime à la fin du Moyen Âge et rappeler l'importance des monstres qui habitent à cette époque les confins du monde. Dans un deuxième temps, il s'agira d'analyser les différentes apparitions de ces êtres hors-norme alors que navigateurs portugais et espagnols s'aventurent sur les océans. Dans cette partie, les cartes marines, les récits de voyage et des *autos de Bienes de Difuntos*[1] constitueront nos principales sources. Enfin, dans un troisième temps, nous

[1] Documents conservés aux Archives Générales des Indes de Séville. Il s'agit de dossiers dressés par les autorités afin de rapatrier en Espagne l'héritage des émigrants espagnols morts aux Indes occidentales sans héritiers à leurs côtés ou pour toute personne décédant à bord des navires assurant la liaison Espagne-Amérique ou Amérique-Philippines.

tenterons de démontrer que les océans revêtant un caractère nouveau, les monstres finissent par disparaître ou tout du moins à être assujettis à un christianisme dominant.

L'océan, espace chaotique, espace maléfique

Depuis l'Antiquité, la mer inspire les plus grandes craintes. Cet espace liquide, insondable, qui oppose au regard le reflet de son opacité provoque chez l'homme les plus grandes réticences[2]. Cette vision concerne plus particulièrement l'océan Atlantique qui pendant des années, des siècles, constitue un lieu hors du monde. Il est ainsi décrit par Ptolémée comme un espace infranchissable[3]. Pline, de plus, le peuple d'un nombre infini de monstres marins[4]. Ses flots ténébreux en effet sont un lieu emprunt de danger car ils se situent aux confins du monde, là où interfèrent le divin, l'humain et l'animal[5], là où mythe et réalité se confondent de manière inextricable. Les hommes de l'Antiquité relèguent ainsi l'Océan à la périphérie de l'univers et dans ces confins maritimes, ces « extrémités » de la terre, là où le regard ne porte plus, l'imagination trouve un terrain d'élection. Et c'est là, comme nous le dit Kappler, que réside aussi l'explication du monstre : il est littéralement produit par l'environnement qui le porte[6].

Cet espace est redouté de tous. Alors que l'Islam dispose par exemple d'une ouverture sur l'océan Atlantique, du XIIe au XVe siècle, sa marine refuse de s'aventurer dans la mer des Ténèbres – *al-bahr al-ẓolomât* –[7]. Au XIIe siècle, le géographe musulman Idrîsî parle ainsi de l'océan Atlantique :

> « Personne ne sait ce qui existe au-delà de cette mer, personne n'a pu rien en apprendre de certain à cause des difficultés qu'opposent à la navigation la profondeur des ténèbres, la hauteur des vagues, la fréquence des tempêtes, la multiplicité des animaux monstrueux… »[8].

---

[2] *V.* « Les génies des eaux…, p. 253. L'eau symbole de vie et de mort excite l'imagination des hommes « parce qu'elle oppose sa surface miroitante au regard et cache ce qu'elle recèle ».

[3] *V. De la terre plate*…, p. 28.

[4] Pline déclarait : « l'Océan est la mère des monstres ». Cité par Voisenet, *Bêtes et Hommes*..., p. 114.

[5] *V. Le territoire du vide…,* p. 25.

[6] *V. Monstres, démons et merveilles…,* p. 31.

[7] *V. L'Islam et la Mer*…, p. 470-471.

[8] *Ibidem.* Al-Idrîsî reprend dans sa description de l'Atlantique des données qui proviennent en fait de Ptolémée et notamment ces passages consacrés aux curiosités et aux merveilles de l'océan. *V.* « Récits merveilleux…, p. 75-87.

Au Moyen Âge, pour l'Europe chrétienne, l'océan Atlantique constitue de même un espace de frontière terrifiant. Isidore de Séville le qualifie « d'incommensurable et d'infranchissable », les colonnes d'Hercules situées dans le détroit de Gibraltar symbolisent à cet effet les limites à ne pas franchir[9].

On le voit, l'océan Atlantique dans l'imaginaire des hommes du Moyen Âge marque une frontière[10]. S'il délimite les confins de la terre connue, il revêt par ailleurs différents caractères, tour à tour, plus effrayants les uns que les autres. Tantôt vestige du déluge, il apparaît, Alain Corbin l'a bien démontré, comme la relique de la catastrophe, un espace liquide sans repères, image de l'infini, du désordre, du chaos et par conséquent comme le repaire des monstres[11]. Tantôt espace démoniaque, il apparaît comme l'envers désordonné du monde propice à la prolifération des créatures monstrueuses diaboliques[12].

Leur présence, on le sait, est étroitement liée au caractère méconnu de cet espace géographique. Les monstres incarnent en effet une réalité spatiale qui échappe à la connaissance de l'homme et qui se matérialise grâce à l'imaginaire. Dans cet au-delà de l'Océan, face au néant, le merveilleux fait donc son apparition. Si l'on considère les flots comme un espace de danger, ils peuvent également abriter, paradoxalement, un refuge paradisiaque. Ainsi, au VIe siècle, l'abbé Brandan entreprend un périple sur l'Atlantique à la recherche de la *Terre Promise*. Son récit de voyage, *Navigatio*, contribue alors à diffuser au Moyen Âge le mythe paradisiaque atlantique. Aux îles Canaries, alors appelées Fortunées, on situe encore le Jardin des Délices abritant le pommier d'Or[13]. On le voit, l'espace atlantique mais surtout les flots sont le creuset d'un imaginaire débordant. Échappant à la domination de l'homme, cet espace méconnu abrite aussi bien des créatures monstrueuses diaboliques que des lieux paradisiaques. Au Moyen Âge, en effet, l'homme jette un regard ambigu sur la mer disputée par Satan à Dieu. Il la considère simultanément comme l'empire du mal et du malheur et comme une source de bonheur et de richesses[14]. C'est à l'aune de cet antagonisme qu'il faut replacer la perception de l'espace maritime à la fin du XVe siècle, lorsque les premières navigations transatlantiques ont lieu,

---

[9] *V. La représentation de l'Atlantique...*, p. 6.

[10] Guillermo Céspedes del Castillo développe cette notion de frontière dans *La exploración del Atlántico...*, p. 15-25.

[11] *V. Le territoire du vide…,* p. 12.

[12] *Ibidem,* p. 18.

[13] *V. La búsqueda del Paraíso…,* p. 14.

[14] *V.* « Au Moyen Âge, le domaine de la peur…, p. 75.

lorsque les monstres marins font leur apparition, reflétant tour à tour une perception mythique de l'océan, biblique, mais aussi eschatologique.

Les monstres marins, incarnations du danger

Au Moyen Âge, on représente volontiers la terre dans un mélange de connaissances héritées de l'Antiquité et d'interprétation chrétienne. Par conséquent, les êtres qui peuplent les confins du monde, comme l'océan Atlantique, rappellent les sirènes de l'Antiquité, mais teintées d'une pointe de diabolisme, ou encore le monstre Cerbère, mais cette fois-ci tel le dragon terrassé par saint Michel. Isidore de Séville, dans son ouvrage *Étymologies*, consacre soixante-quatre articles à la faune aquatique. Il parle de la baleine « cette bête d'immense taille » ou encore du dentix aux longues et nombreuses dents[15], mais il évoque également les dragons de mer et les sirènes[16]. Ces dernières par leur symbolisme mi-femme, mi-animal proposent une image séduisante et dangereuse, animale et diabolique. Dans une perspective chrétienne, elles incarnent en effet le châtiment et le gouffre qui guettent le pécheur. Elles représentent également la mort qui attend le marin, car elles mettent en péril les nefs et les hommes[17]. Par conséquent, il n'est pas surprenant de les retrouver sur les cartes marines près des côtes de l'Amérique arborant une belle chevelure, s'admirant dans des miroirs et présentant une image séduisante des écueils qui attendent, en fait, les navigateurs[18]. À l'image du péché, à l'image du danger, leur symbolisme reflète parfaitement cette analogie entre la mort et la mer, nous y reviendrons.

Lorsque Christophe Colomb s'embarque pour la première fois en 1492 sur l'Atlantique, son imaginaire est pétri de récits de voyage plus ou moins fantastiques dans lesquels réalité et merveilleux sont étroitement liés. Il ne pouvait pas manquer de voir des sirènes. Comme le rappelle Kappler « qui n'a pas vu de monstres, n'a pas voyagé »[19]. Ainsi donc Colomb, le 9 janvier 1493, aperçoit près des côtes de la *Hispaniola* trois sirènes, mais

---

[15] *V. Bêtes et hommes…,* p. 110-111.

[16] Annie Cazenave rappelle que les sirènes ont « tantôt un corps d'oiseau et un visage féminin, tantôt un corps de femme et une queue de poisson ». Elle reprend les propos d'Isidore de Séville et transcrit : « ces vierges à moitié oiseaux, ont des ailes et des ongles car l'amour vole et blesse. On dit qu'elles vivent dans les flots, parce que les flots créèrent Vénus ». *V. Images et imaginaire…,* p. 162.

[17] *Ibidem*, p. 151-163.

[18] *V. Imagi-Mer. Créations fantastiques*… Illustration n°9, carte des océans du XVIe siècle.

[19] *V. Monstres, démons et merveilles*…, p. 115. Au Moyen Âge, les merveilles et plus précisément celles liées à l'eau sont à l'horizon d'attente des lecteurs. *V.* « Merveilles aquatiques…, p. 81.

quelle déception : « no eran tan hermosas como las pintan, que en alguna manera tenían forma de hombre la cara »[20]. Voici le premier témoin de ces apparitions monstrueuses[21]. Colomb, pourtant, un homme très pragmatique ne s'étend pas sur le sujet et comme pour de nombreux navigateurs au cours des années à venir[22], l'expérience prime dans ses écrits maritimes. Certes, l'imaginaire est empreint de récits fabuleux, certes la perception de l'espace est conditionnée par la tradition biblique et antique, toutefois la place laissée aux monstres marins est bien minime. Christophe Colomb rapporte dans son journal, il est vrai, un autre épisode dans lequel il dit avoir pêché avec son équipage un cochon de mer dont le corps était recouvert d'écailles[23]. L'animal tel qu'il est décrit, « un pez (…) que parecía propio puerco (…) que era toda concha tiesta… » prend les apparences d'une créature effrayante et monstrueuse. Les mots employés pour le décrire jouent dans ce contexte un rôle primordial. Bernard Huevelmans[24] dont les propos ont été repris par Gilbert Lascault, explique ainsi que le langage est déterminant dans l'élaboration des monstres marins. La pauvreté du vocabulaire et le besoin incessant d'analogie avec le monde connu conduisent les auteurs des récits de voyage à décrire un animal inconnu, en le démontant pièce par pièce, pour le rapporter à un être déjà connu : cette méthode conduisant naturellement le lecteur à se représenter un être composite bien éloigné de l'objet perçu par le voyageur[25]. La création hybride du monstre résulte alors, dans ce cas, d'une inadéquation du langage.

L'imperfection du langage présente toutefois ses avantages et certains savent en user et en abuser. Ils connaissent en effet la puissance suggestive des mots et leur aptitude selon Kappler « à susciter dans l'imagination des efflorescences nouvelles ». Au XVIe siècle, les écrits de Valentim Fernandes doivent sans aucun doute éveiller la curiosité et stimuler l'imagination lorsque la description des tortues de mer et de leur chair file la comparaison avec le cochon, la vache, mais aussi la perdrix et le lapin ! Leur corps d'autre part est dépeint comme munis de bras et de pieds

---

[20] Cité par Jean-Pierre Sánchez, *Mythes et légendes…,* p. 112.

[21] Tomás López Medel, peu enclin pourtant à laisser place au merveilleux dans sa description des Indes occidentales, parle de ces êtres amphibiens et sa description rejoint celle de Colomb : « el pexe hombre – que otros llaman serena de la mar – [tiene] cabeza, cara y barbas como de hombre ». *V. De los tres elementos...*, 95.

[22] Antonio Pigafetta, Juan de la Cosa ou Amerigo Vespucci recensent plutôt sur le continent d'autres créatures monstrueuses, tels ces hommes ayant des statures de géant. *V.* « Les géants sodomites…

[23] *V. Monstres, démons et merveilles...,* p. 196.

[24] *V. Dans le sillage des monstres marins...*, tome 1, p. 33-34

[25] *V. Le monstre dans l'art occidental...,* p. 219-20.

sans ongle, leur bouche dure et tranchante, leurs yeux laids et effrayants[26]. À la suite de telles descriptions, la confusion s'installe à n'en point douter dans l'esprit des lecteurs et de ceux qui, plus tard, entreprennent leur représentation graphique. C'est sans doute pour cette raison que des créatures tout à fait extraordinaires font leur apparition dans les bestiaires marins : ce sont des monstres pourvus de tête de moine ou d'évêque et d'un corps recouvert d'écailles[27] ! Entre description analogique de l'animal, recomposition graphique et imaginaire débordant, les hommes engendrent toutes sortes de créatures surprenantes… En 1564, un marin portugais aurait tué un monstre hybride d'un coup de dague dans ses entrailles et un croquis conservé aux archives de la Real Academia de la Historia en témoigne[28]. Un simple regard suffit pour comprendre que le monstre est un animal hybride, créé de toutes pièces par analogie avec des créatures terrestres. Il est pourvu d'une queue de poisson certes, mais d'un buste de femme, de mains griffues telles des serres et d'une tête de souris. Comme les loups de mer, le monstre arbore de fières moustaches, un corps massif, oblong et velu. Il est permis de penser que ce monstre composite reflète en fait les présupposés d'un bestiaire marin allié aux réalités de la faune océanique. En effet, les navigateurs sont réellement confrontés aux dangers des océans et des animaux qui les habitent. En 1526, Pedro Martyr de Anghiera rapporte ainsi que des hommes ont très distinctement aperçu un poisson gigantesque qui, d'un coup de queue, brisa en morceaux le gouvernail du vaisseau. Il en arrive alors à la conclusion que « ces mers en effet nourrissent des monstres marins gigantesques »[29].

Nous le voyons, l'océan Atlantique est un espace à la fin du Moyen Âge entouré d'une aura mystérieuse, mais dont les réalités dangereuses se dévoilent également. Sur les cartes marines datant du XVe et du XVIe siècles, toutes sortes de créatures terrifiantes y apparaissent. Malgré les progrès de la réalité, la fiction a toujours la vie dure et mêle des données rapportées par les voyageurs aux fables anciennes. Sur le globe terrestre de Martim Behaim datant de 1492, on distingue près des îles Canaries, à l'entrée donc de l'océan, un monstre marin ainsi qu'un autre en plein milieu

---

[26] Cité par Isabel Soler, *El nudo y la esfera*…, p. 215. Elle reprend les écrits de Valentim Fernandes publiés à Lisbonne entre 1506 et 1510 et qui rapportent des récits de marins portugais.

[27] *V. Dans le sillage des monstres marins*…, p. 35. Il renvoie à l'ouvrage d'Ambroise Paré *Œuvres* publié en 1585.

[28] Real Academia de la Historia, *Papeles de Jesuitas*, tomo LXXXVI, doc. n°58, año de 1564 : « Monstruo marino que se mató en la Capitana de San Vicente en el Brasil ».

[29] Cité par Jean Delumeau dans la *Peur en Occident…,* p. 40. Ces propos proviennent de l'ouvrage de Pierre Martyr d'Anghiera dans *De Orbe Novo* (1526) et apparaissent dans la deuxième décade.

de l'Atlantique[30]. Ils représentent à n'en point douter les dangers qui guettent le navigateur et ils marquent de leur présence les bornes de cet espace jusqu'alors infranchissable. Les monstres et leur apparition ont en effet longtemps fonctionné comme une sorte de signal et agi tel un avertissement pour l'homme[31]. Ils se présentent alors comme les gardiens de seuils dangereux qu'ils marquent de leur présence inquiétante[32]. Sur un planisphère portugais datant de 1559, les nouvelles terres découvertes en Amérique sont représentées grâce aux informations fournies par des navigateurs portugais. Michel Mollat du Jourdin souligne à ce propos que le planisphère témoigne d'une cartographie nouvelle libérée de l'autorité de Ptolémée[33]. Toutefois, les monstres marins continuent d'occuper les espaces esseulés : on en aperçoit un, près des côtes de l'Afrique, pourvu d'une corne frontale et d'une moustache recourbée, ou encore un autre, au milieu de l'océan Atlantique : un cheval de mer doté de nageoires en guise de pattes. Autre exemple : sur une carte de l'île des Moluques réalisée en 1594, la présence de dessins botaniques qui bordent le bas de la carte est significative. Ces dessins, en effet, illustrent l'intérêt des Européens pour les épices et témoignent donc d'une nouvelle curiosité scientifique. Néanmoins, la présence du fantastique persiste et des monstres aux gueules effrayantes longent les côtes du Timor, surgissent près des îles Salomon ou apparaissent subitement près d'un galion[34].

Leur présence continue sans aucun doute à signaler la dangerosité des mers, à signaler leur caractère presque bestial, animal, nous y reviendrons. Leur présence reflète également l'importance du merveilleux issu de l'imaginaire médiéval qui tarde réellement à disparaître. Leur présence enfin fait partie d'un système de représentation iconographique bien établi à cette époque. Pourtant, il ne faut pas y voir un simple motif de décoration venu orner ces espaces vides[35], mais plutôt le reflet d'un phantasme persistant où angoisse de l'inconnu et danger se conjuguent.

---

30 *V. Les portulans*… Illustration n°20 : Globe terrestre allemand de Martin Behaim datant de 1492 et reflétant la conception du monde du navigateur Christophe Colomb et du cosmographe florentin Paolo Toscanelli, voir les explications fournies à la page 210.

31 En 1585, les hommes du navire Santiago qui se dirige vers le Mozambique aperçoivent un monstre « de petite taille, à l'aspect sombre et mauvais ». Voilà un signe de mauvais augure qui précède la catastrophe. *V. Le naufrage du Santiago…,* p. 44.

32 *V. Bêtes et hommes…,* p. 26.

33 *V. Les portulans*… Illustration n°55, explications p.235.

34 *V. Exploration des routes de la soie…,* p. 88. Carte de l'île des Moluques de Bartolomeu Lasso et de Petrus Plancius datant de 1594.

35 Françoise Péron estime que l'intérêt mercantile a sans doute poussé à la production de monstres afin de vendre davantage d'ouvrages illustrés. *V.* « Des monstres et des merveilles…, p. 129.

Bruno Roy avait bien démontré à ce sujet que la peur de l'inconnu géographique dont les monstres sont une matérialisation, n'est en définitive qu'un reflet de nombreuses peurs intériorisées à cette époque : peur de perdre l'intégrité corporelle ou encore peur de la punition immanente à certains comportements[36]. L'homme en mer au XVIe et au XVIIe siècles est en effet confronté à ces terreurs ancestrales étroitement liées aux représentations du monde et donc des océans. Étant donné que la mer recouvre un caractère démoniaque et diluvien, les navigateurs qui s'aventurent sur ses flots franchissent un interdit et s'exposent aux dangers. Les monstres marins, véritables incarnations de ces peurs, viennent alors matérialiser ces angoisses. Ces figures du désordre social et du chaos cosmique offrent en effet la projection des puissances menaçantes qui guettent en dehors et en dedans de l'homme[37]. Il est d'ailleurs révélateur de constater que dans les récits de voyage, réellement fondés sur l'expérience en mer, les monstres issus d'un imaginaire biblique ou antique ne sont pas mentionnés, toutefois d'autres monstres, réels cette fois-ci, font bien leur apparition. Il s'agit de créatures animales dont la nature surprenante les place au rang de monstres : les requins.

Les propos de nombreux missionnaires et voyageurs effectuant des traversées transatlantiques laissent transparaître la peur, l'effroi mais aussi la curiosité morbide que provoquent ces animaux marins. Toutes sortes de qualificatifs leur sont attribués ; objet de fantasme et de cruauté, ces poissons sont présentés comme des créatures emblématiques, reconnues pour leur sauvagerie. Le jésuite Andrés Mancker déclare ainsi de manière emphatique que c'est un animal de dimension extraordinaire qui d'ordinaire dévore les hommes[38]. Toutes sortes de fables sont également contées à son propos. Le père Antonio Sepp décrit par exemple en 1681 la pêche de deux requins et signale cette anecdote surprenante : dans les entrailles du premier, on retrouve un pourpoint et dans celles du second, le pied d'un naufragé[39]. Le père Labbe qui se dirige vers les côtes du Chili, le décrit quant à lui comme un « animal terrible » qui vient autour des navires, « dévore tout ce qu'on laisse tomber (…) et, d'un seul coup de dent, coupe un homme en deux ». L'émerveillement et la crainte que l'animal lui inspire sont sans limites. Entre récit et fiction, il déclare :

---

36 *V.* « En marge du monde connu…, p. 78.

37 *V.* « Monstres et merveilles…, p. 235.

38 *V. Cartas e Informes de Misioneros Jesuitas…,* p. 160 : « Pescamos un pez de dimensiones sensacionales llamado tiburón, que suele devorar hombres…».

39 *V. Relación de Viaje a las Misiones Jesuíticas…,* p. 143 : « En uno de los peces los pescadores encontraron un jubón entero, en el otro el pie de un ser humano, que posiblemente se habría ahogado en un naufragio ».

> « Son cœur est fort petit à proportion de sa grosseur, mais il est d'une vivacité étonnante. Je l'ai fait arracher à plusieurs, et quoiqu'il fût séparé du corps et percé à coups de couteau, il palpitait encore durant trois quatre heures… »[40].

Ces mutilations infligées aux requins sont une pratique courante à bord des vaisseaux espagnols. De nombreux récits de voyage rendent compte de ces pêches que nous pourrions qualifier de punitives. Gemelli Careri en relate une et ne manque pas d'insister sur les supplices infligés aux poissons une fois jetés sur le pont du navire : attachés ensemble par des planches, on leur perce les yeux et on les rejette à la mer pour divertir l'équipage et les passagers[41]. Les hommes s'amusent des animaux estropiés et se délectent de l'aveuglement des requins. À n'en point douter, ces pratiques représentent un combat contre l'animalité des océans. Alors que les hommes évoluent dans un milieu hostile et changeant, ils réduisent à l'aveuglement ces requins, perdus et souffrant dans les eaux, et transcrivent ainsi les peurs qu'eux-mêmes ressentent, réduits, comme ces bêtes mutilées, à errer dans l'immensité des mers.

Le caractère animal de la mer, voire bestial, transparaît parfaitement à travers les requins. Leur férocité est combattue, on vient de le voir, car les hommes ne peuvent de toute évidence s'opposer à la sauvagerie des flots. La mer en effet est également qualifiée de monstrueuse, tel le requin qui engloutit ses proies, la mer avale ses victimes. Et c'est bien la mer, dévoreuse, comme la mort, que les hommes redoutent en fait. Lorsqu'en 1669, le passager Luis de Mesa périt en mer, un homme se souvient : l'océan a emporté le commerçant et la mer, actrice à part entière de ce drame, « se lo avia tragado », l'avait avalé[42] ! En 1617, le capitaine Sebastián de Arteaga disparaît dans l'océan Atlantique sans laisser de traces. Un homme estime que la mer l'a tout simplement « englouti » : « (…) no se save del antes se tiene por cierto que se a perdido o lo a comido la mar… »[43]. L'élément liquide est donc assimilé à une force capable d'ingurgiter des êtres. La mer dotée d'une capacité cruelle apparaît alors comme empreinte d'une volonté destructrice, tel un monstre personnifié.

---

[40] *V. Lettres édifiantes…,* p. 92. Lettre datant de 1712 et relatant une traversée de Port-Louis au Chili.

[41] *V. Voyage autour du Monde…,* p. 38.

[42] Archivo General de Indias (AGI), *Contratación* (Cont.), Auto de Bienes de Difuntos, año de 1671, leg. 973, n°4, ramo 1, fol. 6.

[43] AGI, *Cont.* Auto de Bienes de Difuntos, año de 1618, leg. 948, n°15, fol. 25.

La mer, espace sacré délivré des créatures monstrueuses

En fin de compte, si les monstres surgissent dans les récits de voyage ou sur les cartes marines, c'est principalement en raison de leur signification. Ils annoncent le caractère inconnu et merveilleux de l'espace maritime tout en matérialisant les peurs qui lui sont étroitement liées. Mais, au fil des années, des siècles même, l'expérience maritime se consolide et les traversées deviennent une réalité. Le Galion de Manille relie ainsi le port d'Acapulco à celui des Philippines, et les flottes de la Nouvelle Espagne et de la Terre Ferme assurent quant à elles la liaison Amérique-Espagne. Au XVIe siècle, puis au XVIIe, l'expansion européenne aux Indes occidentales, l'évangélisation du continent américain et pour finir la pratique des mers modifient peu à peu la perception des espaces et plus particulièrement des espaces océaniques. Si la mer revêt toujours un caractère terrifiant, l'Église entreprend une évangélisation des confins maritimes en leur offrant une dimension sacrée et plus rassurante[44]. Avant de traverser les océans, les vaisseaux sont désormais baptisés et des célébrations religieuses ont lieu avant le départ de chaque flotte à Séville ou à Cadix. Si le sang d'un mouton sacrifié protégeait autrefois le navire, l'eau bénite prend désormais la relève pour assurer les mêmes fonctions conjuratoires[45]. Pour calmer des tempêtes, des *agnus dei* et des reliques sont immergés, enfin des autels sont dressés sur les vaisseaux pour célébrer en mer des offices et les fêtes du calendrier liturgique.

Un premier exemple de cette conquête chrétienne des mers transparaît dans les documents réalisés par les navigateurs et les cartographes du XVIe siècle. Sur les portulans par exemple, l'empirisme et l'expérience s'imposent. Il est alors frappant de constater que les monstres n'apparaissent guère. Juan de la Cosa, pilote et cosmographe basque, offre une représentation des plus anciennes des Indes occidentales en 1500[46]. On remarque immédiatement l'absence de monstres marins, seule une scène de la nativité s'impose au milieu de l'océan. En 1563, sur une carte de l'Atlantique et de la Méditerranée dont la décoration est toutefois raffinée et harmonieuse, aucune créature effrayante ne surgit non plus des eaux. Des galions toutes voiles sorties et gonflées voguent vers l'Amérique et seule la Vierge à l'enfant est représentée. Elle semble diriger les vaisseaux sur ces flots protégés par sa bienveillante présence[47]. L'océan Atlantique, autrefois infranchissable, devient peu à peu un espace de communication, un vecteur

---

[44] *V. Entre fêtes et clochers...,* p. 172.
[45] *V.* « Les superstitions… p. 56.
[46] *V. Les portulans*… Illustration n°22, explications p. 212.
[47] *Ibidem.* Illustration n°47, explications p. 231.

de l'évangélisation. L'Église s'attache en effet à investir ces lieux isolés d'un sacré capable de réconcilier créatures et Créateur[48]. Un renversement dans la perception des espaces maritimes s'opère alors. Les mystères de l'océan s'estompent et l'on s'autorise à jeter un regard nouveau sur cet espace : sacralisé, il permet, en outre, de sauver les âmes des défunts en mer au lieu de les abandonner. Dans les testaments rédigés à bord des vaisseaux, on perçoit cette nouvelle inflexion de la pensée religieuse. Alors qu'au XVIe siècle, on redoute profondément une immersion lorsque la mort s'abat en mer, au XVIIe quelques personnes (très peu il est vrai) envisagent leur sépulture dans l'océan comme une bénédiction car elles vont confier leur dépouille aux eaux sacrées. En 1690, un contremaître demande ainsi à être immergé dans les eaux sacrées de l'Atlantique : « (…) mando que mi cuerpo se heche en el mar sagrado »[49]. La mer empreinte de divinité accueille la dépouille du fidèle et consacre son corps grâce aux récentes vertus qui lui ont été accordées[50].

La christianisation des confins maritimes et plus tard la théologie naturelle offrent alors une vision des profondeurs marines débarrassée des monstres marins et autres sirènes maléfiques[51]. Désormais, les océans sont sous les auspices de personnages célestes. Là où des monstres incarnaient auparavant le danger, les saints apparaissent, protecteurs des gens de mer et des passagers. Sur la carte de l'Atlantique de Domingo Sanches datant de 1618, on remarque immédiatement la présence de nombreux saints patrons dans l'océan Atlantique[52]. On reconnaît saint Benoît, saint Joseph, entre autres, mais surtout saint Elme. Le patron des gens de mer figure en haut des mâts d'un navire, un cierge à la main, tel que l'iconographie a l'habitude de le représenter. L'océan semble donc habité par leur présence céleste, mais d'autre part, le christianisme dominant offre toute sa puissance réconfortante. Non seulement la route maritime est jalonnée de saints, ouvrant et protégeant la voie, mais d'autre part, ces derniers entourent un monstre esseulé, mais voué, à n'en point douter, à disparaître. Un autre exemple assez probant de cette conquête des espaces maritimes apparaît sur une gravure réalisée par le missionnaire jésuite Pedro Murillo de Velarde et représentant les îles Philippines. Des figures allégoriques décorent, selon les usages de l'époque, le cartouche baroque datant de la moitié du XVIIIe

---

48 *V. Entre fêtes et clochers…,* p. 172

49 AGI, *Cont.* Auto de Bienes de Difuntos, año de 1691, leg. 565, n°2, ramo 1(3), fols. 5-10. Testament du contremaître Juan de Guzmán rédigé en mer en 1690.

50 Voir notre travail doctoral intitulé *Vivre et mourir à bord des navires espagnols* présenté en 2004 à l'Université de Paris-IV Sorbonne.

51 *V. Le territoire du vide…,* p. 42.

52 *V. Les portulans…* Illustration n°73 et explications p. 251.

siècle[53]. On remarque la présence d'un galion assurant la liaison des Philippines à Acapulco, mais c'est une vignette en bas à gauche qui retient notre attention. Saint François-Xavier y apparaît, brandissant un drapeau jésuite surmonté d'une croix et se déplaçant sur un coquillage tiré par un cheval de mer et par un homme triton. L'Église ainsi personnifiée, et plus particulièrement l'ordre des jésuites, semble ainsi dominer le monde maritime désormais soumis à la puissance chrétienne qui réduit et asservit la monstruosité des océans. Le monde animal, la bestialité et l'aspect informel des mers, voire diabolique, sont ainsi réduits à la puissance chrétienne qui conquiert et domine les espaces océaniques autrefois voués au domaine des monstres et du diable.

En fin de compte, si les monstres marins tendent à disparaître c'est principalement en raison des progrès maritimes, techniques et cartographiques. Les explorations des océans finissent en effet par révéler leur inexistence et les sirènes rejoignent les autres créatures mythiques dans les fables. Ainsi, le merveilleux se détache-t-il progressivement du réel et la connaissance fondée sur l'observation de la nature dissocie-t-elle la monstruosité du démoniaque[54]. Toutefois, même si les navigations repoussent les limites géographiques du monde connu, la présence des monstres océaniques n'est que très lentement remise en question. Les montres marins, on l'a vu, incarnent les dangers de l'océan et ces derniers ne disparaissent pas pour autant. C'est pourquoi, l'Église investit ces paysages maritimes hostiles et marque de sa présence rassurante les flots. Elle trouve ainsi un nouveau terrain d'évangélisation et finit par reléguer, comme elle le fait à terre, les monstres marins à la domination céleste[55].

Il conviendrait cependant de nuancer ce constat ; les monstres marins persistent on le sait dans le folklore du XVIIIe et du XIXe siècles. À titre d'exemple, citons l'apparition tardive de cette sirène en 1693. Elle apparaît aux membres d'équipage du navire *Nuestra Señora de la Candelaria* et fascine par sa beauté (même s'il est vrai que ses grandes oreilles qui lui tombent jusqu'aux épaules gâchent quelque peu ses traits…)[56]. Au XVIIIe,

---

[53] *V. Exploration des routes de la soie…,* p. 116-117.

[54] Annie Cazenave écrit à ce propos : « La pensée rationnelle distingue alors l'impossible, et crée la tératologie ». *V.* « Monstres et merveilles…, p. 250.

[55] La lutte des chevaliers et des saints contre les monstres relève de la lutte contre le paganisme, bref de la christianisation des derniers bastions de ce qui est tenu pour diabolique. Il en va de même sur les océans. *V.* « Les génies des eaux…, p. 268.

[56] Le maître de navire portugais Francisco Correira, voyageant de l'île de Madère à la Guinée, déclare « tenía todas las perfecciones, solamente la afeaban unas grandes orejas que

Feijoo croit encore fermement à l'existence des hommes tritons[57]. Au XIXe enfin, dans les mers du nord, on redoute les krakens, ces pieuvres de taille monstrueuse, qui s'abattent sur les vaisseaux et les engloutissent avec leur équipage[58].

La présence des monstres marins au fil des siècles démontre en fait à quel point le monde maritime demeure fondamentalement hostile à l'homme[59]. En dépit des progrès techniques et maritimes, les flots inspirent encore aujourd'hui les plus grandes craintes. À n'en point douter, les monstres reflètent cette préoccupation eschatologique indissociable de l'analogie établie entre la mort et la mer. Ils incarnent en effet à la perfection l'angoisse liée à la disparition du corps dans les océans. Ils posent également la question plus vaste de la nature humaine. Les propos de Bruno Roy à ce sujet sont éloquents : que serait l'homme, s'il n'était pas ce qu'il était… mais il s'agit-là d'une nouvelle problématique[60].

---

tenía, que le llegaban por debajo de los hombros… ». Cité et traduit du portugais par Isabel Soler, *El nudo y la esfera…,* p. 206.

[57] Feijoo ne semble pas douter un instant de l'existence de cet être amphibien. Il assure que Francisco de la Vega César a vécu cinq ans dans l'océan avant de ressurgir des flots près de Cadix. Voir son chapitre intitulé « Satyros, tritones y nereidas » dans son *Theatro crítico universal* datant de 1771. Le père Fuentelapeña déclarait un siècle auparavant en 1676 : « Y que aya dichos Tritones (que llaman hombres marinos) no es materia de duda, como consta de los Archivos de Portugal… ». Cités par Julio Caro Baroja, *Algunos mitos españoles*…, p. 133-138.

[58] *V.* « Du kraken à la pieuvre…, p. 11-17.

[59] *V.* « Monstres marins et réalités scientifiques…, p. 53.

[60] *V.* « En marge du monde connu…, p. 75. Michel Foucault synthétise bien cette pensée lorsqu'il écrit : « Les animaux impossibles, issus d'une imagination en folie, sont devenus la secrète nature de l'homme ». *V. Histoire de la folie...*, p. 37. Dans cette dialectique entre humanité et animalité, le monstre renvoie à l'homme l'image ambigüe de sa nature animale et humaine.

Sources imprimées

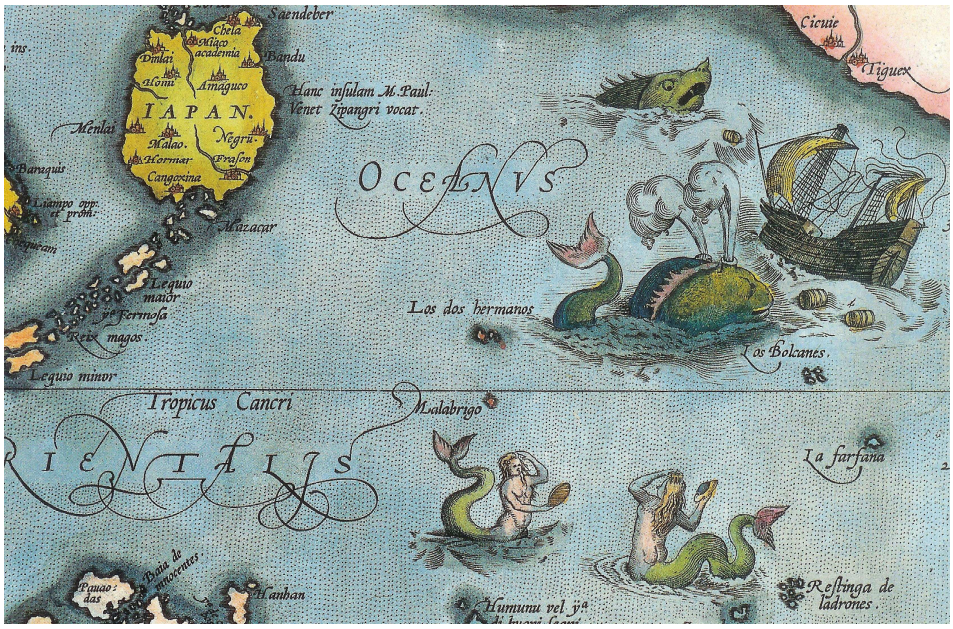
GEMELLI CARERI, Giovani Francesco, *Voyage autour du Monde,* (1698), dans *Le Mexique à la fin du XVIIe siècle, vu par un voyageur italien / Gemelli Careri* ; présentation de Jean-Pierre Berthe, Paris, Calman-Levy, 1968.
HOFFMAN, Werner, *Relación de Viaje a las Misiones Jesuíticas*, Edición crítica de las obras del padre Antonio Sepp, Buenos Aires, Eudeba Editorial Universitaria de Buenos Aires, 1971.
LE NAUFRAGE du Santiago sur les « Bancs de la Juive » (Bassas da India, 1585), relations traduites par Philippe Billé et Xavier Castro, Paris, Chandeigne, 2006.
LETTRES édifiantes et curieuses concernant l'Afrique, l'Amérique et l'Asie (avec quelques relations nouvelles des missions et notes géographiques et historiques), tome 2, publiées sous la direction de M. L. Aimé-Martin, Paris, Mair et Fournier librairies éditeurs, 1841.
LÓPEZ MEDEL, Tomás, *De los elementos. Tratado sobre la naturaleza y el hombre del nuevo mundo*, (1570), edición de Berta Ares Queija, Madrid, Alianza editorial, 1990.
MATTHEI, Mauro, *Cartas e Informes de Misioneros Jesuitas extranjeros en Hispanoamérica (1680-1699),* Anales de la Facultad de Teología, vol. XX (1968-1969), cuaderno 4, Santiago, Universidad Católica de Chile, 1969.

Bibliographie

BALUTET, Nicolas, « Les géants sodomites dans les chroniques des Indes occidentales », dans *Les géants, entre mythe et littérature*, sous la direction de Marianne Closson et Myriam White, Arras, Artois Presse Universités, 2007, p. 61-67.
BAZIN-TACCHELLA, Sylvie, « Merveilles aquatiques dans les récits de voyage de l'époque médiévale », dans *De l'eau-sous l'eau. Le monde aquatique au Moyen Âge*, Danièle James-Raoul et Claude Thomasset (coords.), Paris, PUPS, 2002, p. 79-120.
CABANTOUS, Alain, *Entre fêtes et clochers. Profane et sacré dans l'Europe moderne. XVIIe-XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 2002.
CAILLOIS, Roger, « Du kraken à la pieuvre », dans *Courrier des messageries maritimes*, n°133, Paris, Messageries maritimes, 1973, p. 11-17.
CARO BAROJA, Julio, *Algunos mitos españoles*, Madrid, Ediciones del Centro, 1974.
CAZENAVE, Annie, « Monstres et Merveilles », dans *Ethnologie française*, Paris, Berger-Levrault, 1979, tome 9, n°3, p. 235-256.
CAZENAVE, Annie, *Images et imaginaire au Moyen Âge. L'univers mental et onirique de l'homme médiéval : de Chartres à la Normandie, des Pyrénées aux confins des mondes inconnus*, Cahors, La Louve éditions, 2007.
CÉSPEDES DEL CASTILLO, Guillermo, *La exploración del Atlántico*, Madrid, Mapfre, 1991.
CORBIN, Alain, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage (1750-1840)*, Paris, Flammarion, 1988.

DELUMEAU, Jean, *La peur en Occident. XIVe-XVIIIe siècles. Une cité assiégée*, Paris, Fayard, 1978.
DELUZ, Christiane, « Prémices médiévales des grandes découvertes », dans *Découvertes et explorateurs*, Paris, L'Harmattan, Histoire au Présent, 1994, p. 45-56.
FOUCAULT, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972.
FRAIN LE POHON, Irène, « Les superstitions des gens de mer », dans *L'Histoire, 2000 ans sur la mer*, juillet-août, n°36, Paris, Le Seuil. La Recherche, 1981, p. 54-56.
GEISTDOERFER, Patrick, « Monstres marins et réalités scientifiques », dans *Imagi-Mer. Créations fantastiques, créations mythiques*, Paris, Anthropologie maritime, collection Kétos, 2002, p. 45-54.
HEUVELMANS, Bernard, *Dans le sillage des monstres marins*, 2 tomes, Paris, Plon, 1958.
KAPPLER, Claude-Claire, *Monstres, démons et merveilles à la fin du Moyen Âge*, (1980), Paris, Payot, 1999.
LASCAULT, Gilbert, *Le monstre dans l'art occidental*, Paris, Klincksiek, 1973.
LECOUTEUX, Claude, « Les génies des eaux : un aperçu », dans *De l'eau-sous l'eau. Le monde aquatique au Moyen Âge*, Danièle James-Raoul et Claude Thomasset (coords.), Paris, PUPS, 2002, p. 253-270.
MOLLAT du JOURDIN, Michel et RONCIÈRE, Monique de la, *Les portulans. Cartes marines du XIIIe au XVIIe siècle*, Fribourg, Office du Livre, 1984.
NEBENZAHL, Kenneth, *Exploration des routes de la soie et au-delà. 2000 ans de cartographie*, Paris, Phaidon, 2005.
PÉRON, Françoise, « Des monstres et des merveilles de la mer », dans *La mer. Terreur et fascination*, sous la direction d'Alain Corbin et d'Hélène Richard, Paris, Bibliothèque Nationale de France/Seuil, 2004, p. 121-133.
PICARD, Christophe, « Récits merveilleux et réalité d'une navigation atlantique chez les auteurs musulmans », dans *Miracles, prodiges et merveilles au Moyen Âge*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995, p. 75-87.
PLANHOL, Xavier de, *L'Islam et la Mer. La Mosquée et le Matelot. VIIe-XXe siècle*, Paris, Librairie Académique Perrin, 2000.
RANDLES, W.G.L., *La représentation de l'Atlantique dans la conscience européenne au Moyen Âge et à la Renaissance. De l'Océan-chaos mythique à l'espace maritime dominé par la science*, Funchal, ISLENHA, n°4, 1989.
RANDLES, W. G. L., *De la terre plate au globe terrestre. Une mutation épistémologique rapide. 1480-1520*, Paris, Cahiers des Annales, Librairie Armand Colin, 1980.
SÁNCHEZ, Jean-Pierre, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, 2 tomes, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1996.
SOLER, Isabel, *El nudo y la esfera. El navegante como artífice del mundo moderno*, Barcelona, El Acantilado, 2003.
VIGNERAS, Louis André, *La búsqueda del Paraíso y las legendarias islas del Atlántico*, Valladolid, Cuadernos Colombinos, Casa-Museo de Colón, 1976.
VILLAIN-GANDOSSI, Christiane, « Au Moyen Âge, le domaine de la peur », dans *La mer. Terreur et fascination*, sous la direction d'Alain Corbin et d'Hélène Richard, Paris, Bibliothèque Nationale de France/Seuil, 2004, p. 71-77.

VOISENET, Jacques, *Bêtes et Hommes dans le monde médiéval. Le bestiaire des clercs du Ve au XIIe siècle*, Thurnhout, Brepols, 2000.



Sirènes – Carte de 1574 tirée de l'ouvrage de Abrahamus Ortelius

Monstre marin tiré de l'ouvrage de Guillaume Rondelet – 1555

Monstre marin tué en 1564 par un marin portugais

Carte de Juan de la Cosa datant de 1500

Saint François Xavier chevauchant les mers